

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 50 (1960)

Artikel: Médecine populaire et charlatanisme

Autor: Tagini, Jacques

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Médecine populaire et charlatanisme

par Jacques Tagini, Genève

A l'enseigne «Lumière sur nos villages», la paroisse protestante de Jussy, qui englobe les communes de Gy, Presinge, Puplinge et Meinier, a organisé en 1952 une exposition qui visait à retracer l'histoire de cet ancien Mandement de la République de Genève, de ses villages, de leurs habitants, comme aussi à présenter la vie contemporaine de ce coin de terre.

Pour bien des gens, l'appel lancé par les organisateurs de cette manifestation locale constitua l'ordre d'explorer de fond en comble la maison familiale. En fouillant dans des malles plus ou moins oubliées, en vidant les tiroirs de vieux meubles, en compulsant des liasses de papiers poussiéreux et jaunis par les ans, on mit au jour maints témoins du passé.

Au nombre des documents ainsi retrouvés figuraient plusieurs recettes de médecine qui serviront de point de départ à la présente communication.

*

Dans un carnet à couverture cartonnée, de 10,5 cm. sur 9 cm., comptant huit feuillets, une main point trop malhabile a inscrit quelques prescriptions médicales.

Sur la page de garde de ce petit «codex», on peut lire:

Ce / Livre appartient à / moi qui m'appelle Jean Marc / Revilliod /
Le 9me Avril / L'an 1823¹

Dans les pages qui suivent, ce sont diverses recettes²:

Pour arrêter le Sang

Il faut savoir le nom de baptême de la personne ou de la bête la couleur du poil Et dire la journée que nous voulons comment que ce soit. Soit bénite au nom du père du fils du Saint-Esprit Amen et dire tu es attaqué du sang notre Seigneur avoit deux filles l'une s'appelle pluie et l'autre goutte, goutte n'en sorte qu'au nom du père du fils et du Saint esprit Amen. A dire trois fois de suite cette prière le chapeau bas.

Pour le mors du serpent

Il faut prendre trois pincées de sel; et demi une écuelle de laid et cracher trois fois dans la dite écuelle en disant chaque fois ces mots: Au nom du père du fils et du Saint-Esprit, et frotter sur la partie malade avec le dit laid disant trois fois je lève le mors de cette maudite bête; au nom du père du fils et du Saint-Esprit Amen.

Pour le Décroix³

Il faut prendre à six sols d'huile de lorrier le premier Mercredi de la lune et en frotter la partie malade Disant neuf fois de suite ces paroles: Qu'il s'en

¹ Jean Marc Revilliod, membre d'une très ancienne famille de Jussy, avait alors 15 ans.

² Elles sont transcrites en respectant l'orthographe et la ponctuation.

³ Atrophie, amaigrissement.

alle de dessus ce corps comme la rosée du matin s'enva sur le pré des Eaux au nom du père du fils et du Saint Esprit Amen.

Pour les Derces¹

Il faut prendre un verre d'eau de vie et une pincée de poudre. Et dire ces paroles: Que cette derce s'en aille de dessus ce corps comme la rosée du matin s'enva de dessus le pré des eaux. Au nom du père du fils et du Saint Esprit Amen. Trois fois.

Pour l'entorse

Il faut prendre une pincée de sel et un peu de beurre. Disant ces mots Saint Pierre a fait le coup le Seigneur l'a ôté. Au nom du père du fils et du Saint Esprit. Amen. trois fois.

Pour la tache²

Que cette tache s'en aille de dessus ce corps comme la rosée du matin s'enva de sur le pré des Eaux. Au nom du père du fils et du Saint Esprit Amen. trois fois.

Les deux derniers feuillets du livret de Jean Marc Revilliod contiennent deux «ordonnances» écrites par une autre main. Elles ont un caractère magique sensiblement plus marqué que les précédentes:

Pour l'entorse

Entord détord si tu n'est pas droit Dieu t'y remette. Je la lève. Au nom du père du fils et du Saint Esprit. Amen. Trois fois.

Pour lever le coup

J'ai rencontré Dieu dans un Bois. N: s'est donné un coup. Je le lève au nom du père, du fils et du Saint esprit Amen. Trois fois³.

Indépendamment de ce recueil de «médicaments», d'autres «recettes» écrites sur des feuilles de papier libre et datant selon toute vraisemblance du début du dix-neuvième siècle également, ont été retrouvées à Jussy.

¹ Selon communication de la rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande, que nous remercions encore ici, le terme de «derce» (*dêrsa*) est essentiellement genevois; il signifie *gerce*, *mite*. Nous pensons qu'en l'occurrence, il doit avoir le sens de *gerçure*, *crevasse*.

² Il s'agit sans doute de la tache de l'œil, de la cataracte.

³ Noter, dans toutes ces formules, l'absence du signe de croix. Je ne sais s'il faut l'attribuer au fait que la terre de Jussy fut protestante dès 1536. En 1822, la commune de Jussy-Gy comptait 831 protestants et 27 catholiques, probablement des grangers et vignerons savoyards (A. Corbaz, «Un coin de terre genevoise», Genève 1916, p. 342).

Ce sont tout d'abord deux prescriptions vétérinaires inscrites au recto et au verso d'un même feuillet :

Remède pour guérir les bêtes à cornes du scorbu

De la serve¹ et des gousses d'ail; on met cuire ça dans un pot de vin rouge. Quand c'est cuit on y ajoute environ deux verres de vinaigre, un verre de suie de four; et du poivre. Tout ça réunit, on en frotte la bête malade deux fois par jour: le matin avant de la donner à manger et à midi; ou bien le tantot avant de la donner à manger.

Recepte pour faire dégonfler les Bêtes à Cornes

Prenez chez l'apothicaire une ou Deux once de noix de l'orrier et vous en prendrez 17 ou 19 ou 21 & vous les pillerez dans un mortier & vous les Mêtrez dans une pichollette é demi de bon vinaigre que vous Donneré à la Bête qui sera Gonfle est vous prendrez en suite pour le même remède un Cart de livre de fénegrec² & une once de fleur de soufre & une once D'antimoine vous mèleré ses trois Choses ensemble & vous en ajoutéré une Cuilleré à Soupe Dans le remède Si Desus Désigné & vous les verré Dégonfler à moind de 20 minute. Remède éprouvé plus de Cent fois.

Pour les animaux toujours, on trouve cette médication :

Remède pour guérir les Bêtes à Cornes et les Chevals, du mal de ventre

Prenez un pot de crème où de lait en venant de tirer, demi pot d'huile. Mélez le tout bien ensemble, ajoutez-y une poignée de charbon de sapin pilé fin; et environ une poignée de charbon de vieux chiffon de toile sale; brûlé, pilé fin. Le tout bien mêlé; vous tâchez moyen de faire avaler au moins un pot de la dite composition à la bête; après quoi vous la promenez un instant, et la rentrez de suite à l'écurie. Vous verrez peu après le remède opérer.

Les hommes atteints de rhumatisme pouvaient recourir à la drogue suivante:

Remède pour guérir le genre humain des douleurs

Prenez huile d'olive pour	fl. o = 6
– huile de l'orrier	o = 6
– huile d'aspic	o = 4
Du camphre	o = 6
Graisse d'ourse	o = 8
Moille de Bœufs	o = 6
	3 = 0

Demi pichollette de bonne eau de vie.

¹ Probablement pour *sèvrè*, sauge, terme attesté par A. Constantin et J. Désormaux, «Dictionnaire savoyard», p. 372, à Ballaison, arr. de Thonon, localité située à quelque 8 km. de Jussy.

² Fenugrec.

Enfin, dans une lettre qu'il adressait à l'une de ses administrées en 1859, le Maire de Jussy d'alors, Jean-Louis Micheli¹, rappelle un moyen dont il a entendu souvent parler pour éviter les *écorchures* provenant d'une longue période de lit: placer sous le lit de la malade, une seille d'eau qu'on renouvelle tous les matins.

*

A quels mobiles Jean Marc Revilliod et ses contemporains obéissaient-ils en s'appliquant à copier ces recettes? Il est fort probable qu'à leurs yeux, celles-ci représentaient véritablement de la science, «une science qui n'avait qu'un tort – comme l'écrit le Dr Jean Olivier – d'être ancienne»².

Dans son livre sur Jussy, André Corbaz rappelle l'existence d'une vieille, courbée et ratatinée, la Marion Carico, qui vivait entre 1850 et 1880 et qui était la terreur des gamins. C'était en quelque sorte la «sorcière» du village. Et d'aucuns prétendaient qu'elle possédait le «Petit» et le «Grand Albert», ainsi que d'autres livres de magie³. Les recettes retrouvées à Jussy ont-elles été tirées des bouquins qui devaient échoir plus tard à la Marion Carico? Nul ne le saura jamais.

Il est avéré qu'en France, dès le dix-huitième siècle, des recueils de recettes de médecine ont circulé dans le peuple, sinon parmi les paysans, du moins chez les propriétaires nobles et bourgeois vivant à la campagne. Dans nos régions aussi, de tels livres ont dû être colportés, conservés, prêtés de ménage en ménage où le plus «érudit» de la famille, celui qui savait écrire, relevait avec application sur une feuille de papier ou dans un carnet réservé à cet effet, les recettes qui lui paraissaient indispensables aux besoins de la maison.

C'est ainsi probablement qu'ont été consignées les formules de Jussy, comme aussi celles que recueillirent une certaine dame Valloton à Cartigny⁴ et les huit personnes qui, vers 1890, guérissaient dans le Mandement la morsure du serpent, les dartres, la brûlure, le «décroît», les hémorragies, les entorses, l'entêtement – c'est-à-dire l'asphyxie par le charbon – et «levaient» la tache de l'œil⁵.

De fait, ces remèdes de bonnes femmes⁶ remontent loin dans le passé, si loin qu'on les retrouve à l'origine même des premiers écrits pharmacologiques produits par la civilisation occidentale⁷.

¹ Jean-Louis Micheli, né en 1812, mort en 1875, a été Maire de la commune de Jussy de 1842 à 1865.

² «Médecine et santé dans le Pays de Vaud au 18ème siècle, 1675-1798», p. 529.

³ André Corbaz, «Un coin de terre genevoise», p. 318.

⁴ cf. Pierre Bertrand, «Ce qu'un régent relatait dans ses carnets de notes», in «La Tribune de Genève» du 3 août 1941.

⁵ Henri Mercier, «Traditions populaires genevoises», in «Nos Centenaires», p. 468.

⁶ De bonne fâme devrait-on écrire.

⁷ Dr Jean Olivier, op. cit., p. 529.

Mal recopiées, mémorisées peut-être de façon incomplète, puis retransmises inexactement, ces recettes marquent entre elles d'assez profondes différences parfois.

Pour n'en prendre qu'un exemple, je puis citer un «Elixir de longue vie» dont la formule, selon une des pièces retrouvées à Jussy, est la suivante:

Aloez	2 onces et 2 gros
Cedoire ¹	1 gros
Agaric blanc	1 gros
Coutianne ²	1 gros
Safran du levant	1 gros
Rhubarbe fine	1 gros
Theriaque	1 gros

Mettez les drogues en poudre et faites les dissoudre dans un pot d'eau de vie ou vous les laisserez 9 jours en ayant soin de remuer la bouteille matin et soir, il faut couvrir la bouteille avec du parchemin mouillé et lorsqu'il sera sec il faut le piquer avec un épingle afin que la fermentation ne fasse pas casser la bouteille, après que lon aura ecoulé l'eau de vie de dessus les drogues on pourra en remettre encore une pinte qu'on laissera le même nombre de jours.

Cette composition se retrouve dans l'«Albert Moderne»³ qui l'indique, lui aussi, comme moyen de se procurer une longue vie. Si les ingrédients demeurent les mêmes, s'ils entrent dans la préparation selon une proportion à peu près identique, la façon de faire l'élixir est, en revanche, sensiblement plus longue et plus compliquée. Mais il prend alors une allure de panacée universelle:

Avec l'usage journalier de ce remède, c'est-à-dire si on prend six à sept gouttes, on vit longtems sans avoir besoin de saignées, ni d'autres médicaments. Il restitue les forces, anime les esprits vitaux, aiguise les sens, ôte les tremblements de nerfs, émousse les douleurs de rhumatisme et les douleurs de la goutte, l'empêche de remonter, nettoye l'estomac de toutes les humeurs crasses et gluantes, guérit les coliques, les indigestions, purifie le sang, est un contrepoison parfait, provoque les mois aux femmes, purge imperceptiblement et sans douleur, guérit les fièvres intermittentes. A la troisième dose il est un préservatif contre les maladies contagieuses, fait pousser la petite-vérole sans risque.

Et comme s'il fallait convaincre les sceptiques, l'«Albert Moderne» achève en ces termes:

Cette recette a été trouvée dans les papiers du Docteur Yernest, Médecin Suédois, mort à l'âge de 104 ans. Ce secret étoit dans sa famille qui en faisoit

¹ Zédoaire. ² Gentiane.

³ «L'Albert Moderne ou Nouveaux secrets éprouvés et licites, recueillis d'après les découvertes les plus récentes», Paris 1768, pp. 127 à 131.

usage; son père a vécu 112 ans, son aïeule 130. Ils en prenoient sept à huit gouttes matin et soir.

Qui dit mieux?

*

Au début de notre siècle, si les procédés thérapeutiques en usage ont perdu la plus large part de leur caractère magique, la croyance en la valeur de certaines recettes de bonnes femmes n'en persiste pas moins.

Diverses brochures inspirées par les anciens recueils continuent à être éditées; elles trouvent encore une large audience. Ainsi, pour 25 centimes, on achète à Genève un petit bouquin de quelque 190 pages, intitulé «Les secrets admirables du Grand Albert comprenant son traité des vertus des herbes, des pierres et des animaux, avec son traité des merveilles du monde, suivi du Trésor des merveilleux secrets du Petit Albert»¹, ouvrage dans lequel, par exemple, on prétend que «la tête d'une chèvre pendue au cou d'une personne qui a des glandes scrofuleuses les guérit parfaitement»², ou encore que «la dépouille d'un serpent appliqué sur la hanche d'une femme grosse, facilite l'accouchement; mais qu'il la faut ôter aussitôt que l'enfant commence de sortir»³.

Vers la même époque et plus tard encore, à Genève, non pas dans la campagne, mais bien dans l'agglomération urbaine, certaines recettes continuent à être prises en haute considération. Si on ne les inscrit plus, comme jadis, dans un cahier spécial – et encore n'est-il pas prouvé que certaines gens n'en cachent point chez eux –, on se les transmet oralement, avec force conviction sur leurs bienfaits.

Telle commère apprend-elle que sa voisine a de la peine à se débarrasser de *verrues*, vite elle lui conseille de prendre une pomme, d'en manger la moitié, de frotter ses verrues avec l'autre partie qu'elle jettera, sitôt après, dans un puits. Lorsque celle-ci sera pourrie, les verrues auront disparu⁴. Autre remède encore dont l'efficacité est, paraît-il, bien établie, et qui demeure en usage de nos jours: déposer sur les verrues quelques gouttes du suc rouge orangé que contiennent les tiges de la chélidoine; recommandé aussi pour faire disparaître les *cors* et *durillons*.

A celui qui souffre de *maux de dents*, on préconise de fumer la pipe en la bourrant de sureau en place de tabac.

Un bon vieux est-il perclus de *douleurs*? Point ne lui est besoin de désespérer. Si la décoction de feuilles et de semences de frênes demeure sans effet, il n'a qu'à porter constamment, dans sa poche de pantalon, un marron bien dodu. A moins que, s'il en a la possibilité, il ne dépose dans une fourmilière

¹ Préface et annotations de Marius Decrespe, A. L. Guyot, éditeur, à Paris, s.d.

² Op. cit., p. 68.

³ Op. cit., p. 73.

⁴ Henri Mercier, op. cit., p. 467, mentionne un «remède» contre les verrues assez semblable à celui-ci.

une baguette écorcée tout fraîchement, qu'il léchera quelques heures plus tard, lorsque les fourmis auront eu le temps d'y déposer leur suc, l'acide formique, qu'on dit salulaire contre les affections rhumatismales.

Pour soulager des *maux d'estomac* ou pour faciliter la digestion, on recommande de se coucher après le repas en ayant soin de se remplir le nombril d'eau de Cologne et de demeurer étendu jusqu'à évaporation complète.

Contre les *toux* persistantes, singulièrement pour calmer les accès de *coqueluche*, on utilise le «médicament» suivant: Vous prenez une rave que vous creusez profondément, selon son axe, mais sans traverser de part en part. Puis vous percez la partie qui reste, celle qui constitue en quelque sorte le fond du petit puits que vous venez de forer, de plusieurs trous d'aiguille à tricoter d'un millimètre de diamètre environ. Vous remplissez cette cavité avec du sucre candi moyennement brisé et vous posez la rave sur un verre, de façon que soit recueilli le jus qui va s'égoutter par les trous d'aiguille. Buvez ce sirop au fur et à mesure qu'il y en aura suffisamment; il possède indubitablement une vertu sédative.

Aux *poitrinaires*, comme aussi aux *anémiques*, on conseille très particulièrement d'avaler crus des escargots extirpés de leur coquille ou, plus simplement, des limaces. Je connais une quinquagénaire qui est convaincue d'avoir échappé aux méfaits de la tuberculose grâce à cette médication que lui a administrée son père quand elle était adolescente.

En hiver, lorsqu'on est sujet aux *engelures*, il suffit de les laver avec de l'urine pour que cesse non seulement la démangeaison qu'elles provoquent, mais qu'elles disparaissent complètement à bref délai. L'urine possède d'ailleurs une autre vertu encore: si un homme est atteint d'*eczéma*, il lui faut appliquer sur la ou les parties malades des compresses de la première urine matinale de son épouse. L'affection en question s'envole comme par enchantement!

Pour aboutir aux résultats positifs de l'accouchement sans douleur, les savants ont consacré de nombreuses années à leurs travaux. Plus simplement, pour atténuer les souffrances de l'*enfantement*, une sage-femme de Carouge avait pour habitude de passer et de repasser sur le ventre des parturientes une image de la Sainte Vierge. Si la cliente était catholique, c'était elle qui procédait au «massage». En revanche, si elle était protestante, il incombait à la matrone – elle-même catholique – de le faire. Ce «calmant» était encore utilisé vers 1925 et l'image était devenue, à l'usage, d'une propriété plus que douteuse. Je dois à la vérité de préciser que mon informatrice ne semblait pas en avoir personnellement apprécié beaucoup les bienfaits!¹

*

¹ Dans ses «Traditions populaires genevoises» citées plus haut, Henri Mercier donne d'autres recettes en usage à Genève vers la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle (p. 466 à p. 468).

Et qu'en est-il de nos jours ? L'homme « civilisé » conserve profondément ancrée en lui la survivance de vieilles superstitions, de croyances, de talismans, qui ramènent la pensée aux pratiques de l'antiquité ou à celles des primitifs encore existants¹. En fait, certaines recettes, certains moyens diagnostiques ou thérapeutiques, laissent apparaître nettement que l'homme actuel, celui que les satellites artificiels n'étonnent plus, celui-là même demeure dans ses fibres profondes tel qu'il était au moyen âge, tel qu'il était au début de l'ère chrétienne – et plus anciennement encore.

Aujourd'hui comme hier, on suggère à l'enfant qui a le *hoquet* de réciter trois fois de suite, tout en retenant sa respiration :

J'ai l' hoquet;
Dieu m'l'a fait.
Viv' Jésus,
Je n' l'ai plus!

Principe qu'on retrouve dans le truc de boire un verre d'eau, très lentement, en suspendant son souffle.

A qui est victime de *crampes* dans les jambes, on recommande de placer dans son lit, tout au fond, un morceau d'acier ou de fer, une clé par exemple, dont les « propriétés magnétiques » supprimeront le mal radicalement.

Pour le traitement des *ulcères variqueux*, on préconise des enveloppements de feuilles de chou.

Je sais telle de mes connaissances qui, il n'y a pas longtemps, s'est procuré – d'ailleurs non sans maintes démarches, en notre époque où le moteur à explosion est roi ! – de la corne de sabot de cheval pour la faire rôtir dans une poêle et en inhaler les vapeurs qui se dégageaient alors. Il paraît que c'est là un moyen efficace contre l'*asthme*, la *bronchite* et, de façon plus générale, contre les *affections pulmonaires*.

Je connais aussi une fillette de dix ans qui, lorsqu'elle voyage en train ou en auto souffre du *mal des transports*. Pour l'en préserver, sa chère maman lui met au cou un collier fait d'une simple ficelle à laquelle elle suspend un petit bouquet de persil. Ce pendentif merveilleux doit être en contact immédiat avec la peau. Les résultats obtenus sont indiscutables m'affirme cette mère attentionnée².

Mais il y a plus encore.

En 1948, un tribunal genevois a été appelé à s'occuper d'un guérisseur dont la clientèle, assez nombreuse, se recrutait aussi bien chez les êtres hu-

¹ Voir Waldemar Déonna, « Un aspect de la mentalité contemporaine : croyances et superstitions actuelles », in *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, n° 17 et 18.

² Depuis l'an dernier, des automobilistes laissent traîner une courte chaîne à l'arrière de leur voiture afin d'empêcher que la carrosserie ne se charge d'électricité statique. On m'assure que ce serait aussi un moyen éprouvé contre le mal des transports.

moins que chez les bêtes. L'affaire avait pris, cette année-là, un caractère aigu du fait qu'une femme, atteinte d'un fort diabète, avait cessé son traitement de piqûres d'insuline lesquelles, à ce que prétendait le médicastre, «brassaient le sang». Le sort voulut que la malade décédât quelque huit jours plus tard, faute des soins médicaux sérieux que réclamait son état.

Au juge qui l'interrogeait, le «sorcier citadin» expliqua que sa méthode était extrêmement simple: Il faisait faire à ses malades catholiques le signe de croix¹ et leur faisait prononcer une prière tout en les frictionnant avec une certaine pommade. Puis il les invitait à faire des nœuds à une ficelle et les priait d'enterrer celle-ci quelque part. Le mal devait disparaître lorsque cette ficelle serait complètement pourrie. Mais malheur à qui, poussé par une curiosité indomptable, «s'amusait» à déterrer la ficelle. «Tout était foutu, alors!» déclarait le guérisseur sur un ton péremptoire.

Au nombre des procédés que la médecine populaire nous a légués, il en est un, conservé tout au long des siècles, qui continue à vivre d'une vie indestructible. C'est le pigeon qu'en cas de *méningite* on prend vivant, qu'on fend en deux et qu'on pose, ensanglanté et pantelant, sur la tête du malade. Le corps du pigeon est censé absorber le mal.

Cette pratique, très répandue chez nous et presque sur tout le territoire français, est extrêmement ancienne; Pline lui-même en atteste l'antiquité². Et n'est-ce point en définitive – bien que le volatile et l'affection pour laquelle on l'utilise soient différents – le même procédé qui vaut à la femme de Pierre Savoy de comparaître, le 13 mars 1550, par-devant le Consistoire de l'Eglise de Genève? Interrogée sur la façon dont elle a guéri son enfant, elle confesse qu'une nommée Rossollon «a tué un pollet et l'a mis sur l'estomac de son enfant en après donnant treize deniers d'argent pour l'honneur de Dieu». Le Consistoire remontre alors à ladite Savoy «que telles choses sont sorcellerie et enchanterie et charmes»³.

En dépit de sa répugnance, cette coutume est encore en usage à Genève. On m'a assuré qu'elle avait été suivie de succès dans un cas, à Bardonnex, en 1946. Pour ma part, je sais aussi un cas où cette pratique a été appliquée, il y a quelques années, dans un établissement hospitalier de notre ville – avec le consentement tacite des médecins –, le jeune malade se trouvant dans un état désespéré et la science convenant de son impuissance. Le résultat fut d'ailleurs négatif.

¹ Pour les malades protestants, nombreux aussi, c'était le guérisseur qui faisait personnellement le signe de croix (cf ci-dessus, p. 7*, la façon de procéder de la sage-femme carougeoise).

² Waldemar Déonna, «Essai sur la genèse des monstres dans l'art», in *Revue des études grecques*, 1915, p. 345, n. 5. – Voir aussi: Léon Carias, «Contacts sanglants en thérapeutique primitive», in *Revue des traditions populaires*, t. 34, p. 172.

³ Aug. Cramer, «Notes extraites des registres du Consistoire de l'Eglise de Genève, 1541-1814», p. 47.

Pour l'être qui souffre – et pour ses proches –, ce qui importe, c'est la guérison. Et quand on a tout tenté, lorsque les médecins eux-mêmes déclarent ne disposer plus d'aucun moyen, n'est-il pas compréhensible que certains recourent à cette antique thérapie?

*

C'est sans doute cette impuissance de l'art et de la science – impuissance loyalement reconnue – qui perpétue l'usage des remèdes populaires, construit la fortune des empiriques et des charlatans, fait se précipiter le malade chez le radiesthésiste, le magnétiseur, le graphologue, l'astrologue, la cartomancienne, le chiroscopeur ou encore l'iriscopeur¹. Et de plus sied-il de tenir compte du fait constaté par M. Richard Weiss lors de son étude du folklore suisse, soit que dans les régions rurales, plus conservatrices, les moyens traditionnels de la médecine populaire, avec ses multiples formules, gardent tout leur prestige alors que, pour le citadin, les procédés des guérisseurs, plus ou moins convaincus eux-mêmes, doivent avoir une apparence scientifique².

Mais comment peut-on s'étonner du succès de ces modernes thaumaturges quand on sait qu'un tribunal genevois a déclaré en substance, au cours de 1944, qu'il est de notoriété publique que plusieurs *radiesthésistes* sont arrivés, par le moyen du pendule, à déceler des maladies que la science médicale avait été incapable de découvrir, c'est-à-dire de les dépister avant qu'elles ne se manifestent suffisamment pour permettre au médecin de poser son diagnostic avec quelque certitude. D'aucuns sont allés même jusqu'à soutenir qu'en raison de ses matériaux de travail, le radiesthésiste devrait collaborer avec le médecin, au même titre que le radiologue par exemple, son diagnostic pouvant être considéré comme un complément du diagnostic clinique³.

Sur une mèche de cheveux, une goutte de sang, un peu d'urine, ou sur tout autre «témoin» en rapport étroit avec son patient, le radiesthésiste fait tourner son pendule et se prétend capable d'indiquer l'état de chacun des organes de l'intéressé, les microbes et les parasites qui hantent son corps. Il détecte ulcères, cancers, fibromes et autres; il découvre les déficiences en sels minéraux, en vitamines, etc.; il va même jusqu'à donner le degré de la tension artérielle.

La façon de procéder des radiesthésistes diffère parfois. Quelques-uns d'entre eux tiennent la main de leur client et, afin de capter les ondes, la

¹ Sur les compétences de ces guérisseurs, voir: Isma Visco [François Cuttat], «Les imposteurs démasqués», pp. 35, 55, 77 et 83.

² Richard Weiss, «Volkskunde der Schweiz», p. 326.

³ A ce propos, relevons qu'en juillet 1959 les autorités vaudoises ont été saisies d'une pétition demandant un assouplissement de la loi sanitaire «pour rendre possible la collaboration entre la médecine officielle et certains guérisseurs sans diplôme, mais possédant une intuition et un don incontestables».

placent au-dessus ou à proximité d'un tableau sur lequel sont inscrits des noms de maladies. Ils lisent ensuite ceux-ci à haute voix, tout en promenant leur pendule. Lorsque ce dernier tourne dans un sens déterminé, «le sens positif», c'est l'indication que le patient est atteint de la maladie dont le nom vient d'être prononcé. Puis, toujours en tenant la main du patient, le radiesthésiste conduit son pendule devant l'une des bouteilles qui contiennent des produits de sa fabrication. Quand le pendule réagit «positivement», c'est qu'il est en face du médicament nécessaire au client.

Pour ce qui le concerne, le *magnétiseur* prétend, en général, posséder un don divin, un don naturel qui lui permet de guérir les malades, qu'ils soient atteints d'ulcères variqueux, d'ulcères d'estomac, d'angoisses, de paralysies, d'insuffisances hépatiques ou de bien d'autres affections. Le malade ressent les bienfaits du «fluide», des rayons qui se dégagent de la main du magnétiseur, à une distance qui peut aller jusqu'à un mètre. Certaines personnes éprouvent comme une sensation de chaleur semblable à un rayon solaire, d'autres ont le sentiment de recevoir des vibrations.

On m'a cité le cas d'un magnétiseur qui, après avoir passé ses mains à distance de son client, les secoue comme s'il lui fallait se débarrasser d'une sorte de boue constituée par les mauvaises humeurs. Un autre, sans doute pour se revêtir de ce vernis scientifique auquel d'aucuns demeurent sensibles, fait suivre son nom du titre de «psychiste bioradiant».

Quelques Genevois ont recours à des guérisseurs habitant en Haute-Savoie, à proximité de la frontière. Il y a peu d'années, l'un d'eux eut des démêlés avec les douaniers au sujet de l'introduction en Suisse d'une «eau magnétisée». En réponse à la réclamation de l'intéressé, la direction des douanes déclara: «L'eau magnétisée que vous importez est une eau naturelle de marais ...»¹.

Si l'on n'ignore pas que des *graphologues* et des *astrologues* affirment être capables de diagnostiquer des maladies, établir un régime à leurs patients et leur prescrire même des médicaments, on sait moins le rôle néfaste que peuvent jouer les *cartomanciennes*. «Que de cancers du sein ne sont pas opérés à temps par suite de la confiance accordée [...] à une tireuse de cartes!» a pu s'écrier un éminent professeur de la Faculté de médecine de Genève². Peut-on imaginer une jeune fille se rendant chez une cartomancienne pour se faire faire «un jeu de cartes» afin d'établir si elle est enceinte ou non? C'est pourtant authentique.

Alors que la chiromancie borne son activité à la révélation de l'avenir, la *chiroscopie* entend dévoiler toute la personnalité d'un être – son caractère, son tempérament – et particulièrement étudier son état de santé. Par l'examen

¹ Tribune de Genève du 17 juin 1953.

² Maurice Roch, «Réflexions sur le pronostic», in *Revue médicale de la Suisse romande*, t. 72, p. 130.

des signes, des lignes, des ongles, de la forme, de la consistance de la main, le chiroscopieur se dit en mesure de déterminer la robustesse, la résistance physique d'un individu, sa vitalité générale, de juger de la pathologie ou de l'équilibre mental de son client.

A Genève, une femme qui s'intitule «morphologue-chirologue» exerce ses facultés qui, à ce qu'elle affirme, lui permettent de diagnostiquer la maladie de ses clients en considérant de visu et au toucher la forme et les lignes de leurs mains. Elle se prétend capable de situer le niveau de l'affection dont ils sont atteints et d'en préciser la nature exacte.

Selon la conception de quelques homéopathes, les divers états pathologiques de l'organisme se reflètent dans l'iris, suivant une topographie et des aspects systématiques. Chacun de nos organes est projeté, avec une ordonnance géométrique, sur le champ minuscule de l'iris, à tel degré qu'il est possible d'y délimiter, par exemple, un centre de l'amour de soi, du sentiment religieux, d'une psychopathie, etc. De cette théorie est née l'*iriscope*, procédé érigé en méthode d'observation et d'interprétation des signes iriens.

Charlatanisme? Charlatan en tout cas l'individu qui, il y a une dizaine d'années, à Genève, se saisissait d'une large loupe et examinait longuement son patient dans les yeux pour lui prescrire ensuite une drogue de sa fabrication et d'un prix fort élevé, laquelle à l'analyse se révéla n'être qu'un simple jus ... de poires!

*

On connaît l'anecdote du brave homme qui se guérit en mangeant, frites à l'huile, les sangsues que son médecin lui avait ordonnées. Probablement fausse, cette histoire n'en présente pas moins un aspect de véracité. Elle démontre que la science médicale fait appel à la raison, à la volonté de l'homme, alors que la médecine populaire, elle, s'en prend aux fibres les plus secrètes de l'inconscient des individus, s'appuie sur leur imagination, réveille leurs aspirations profondes. La médecine scientifique aura beau se perfectionner toujours davantage, elle se trouvera toujours, immanquablement, devant des cas où il lui faudra reconnaître franchement son impuissance. Dès lors la médecine populaire – et avec elle, malheureusement, tous les empiriques qui en tirent honteusement profit – survivra. Comme deux parallèles, la «médecine officielle» et la «médecine non officielle» se rencontreront à l'infini!